



Talea

Katharina Mückstein / Fiction / Autriche / 2013 / 1h15 / VOSTF

Jasmin, 14 ans, s'entend difficilement avec sa famille d'accueil : plus que jamais la relation à sa mère lui manque. Depuis peu placée en liberté conditionnelle, celle-ci accepte, devant l'insistance de Jasmin, de partir quelques jours à la campagne. Pas à pas, mère et fille apprennent à se connaître : premiers contacts, première sortie, première cigarette... Fébriles étapes qui entament le vide des années de séparation. Mais l'attirance de sa mère pour un homme menace de gâcher ces retrouvailles tant attendues.



Née à Vienne en 1982, **Katharina Mückstein** quitte l'Autriche à 18 ans pour travailler sur des tournages à Hambourg. Elle étudie ensuite la philosophie en Autriche et en Allemagne puis travaille au Volkstheater de Vienne. De 2004 à 2010, elle suit un cours sur la mise en scène dispensé par Michael Haneke à la Filmakademie de Vienne, avant de co-fonder La Banda Film, collectif de travail et société de production. *Talea* est son premier long-métrage.

Point de vue

Apprendre à nager

Dans ce film court et dense, la réalisatrice s'attache d'emblée à ses personnages principaux et évacue les informations qu'elle juge superflues, comme par exemple la raison qui a conduit Eva en prison. Les premières séquences dépeignent une adolescente peu communicative, qui ne cherche à s'intégrer ni dans le groupe des filles de son âge, ni dans sa famille d'accueil. Ce n'est qu'à l'issue d'une bagarre entre Jasmin (prononcez Yasmine) et l'une des filles, que celle-ci lâche : « *Tu es folle ! Tu devrais être en prison, comme ta mère* ». C'est alors au spectateur de faire le rapprochement avec la femme en liberté conditionnelle de la séquence précédente. Jasmin est renfermée mais pas passive et le sujet du film est clair : présenter les efforts déployés par l'adolescente pour établir, coûte que coûte, une relation avec sa mère biologique. Car Jasmin est également intransigente. Elle refuse que le terme « parents » désigne ceux de la famille d'accueil.

À partir de **11** ans
de la 6^e à la terminale

Réalisation :
Katharina Mückstein
Production :
La Banda Film
Scénario :
Katharina Mückstein et
Selina Gnos
Interprétation :
Lill Epply, Eva- Maria
Gintsberg et Philipp
Hochmair
Image :
Michael Schindegger
Montage :
Natalie Schwager
Musique :
Veronika Eberhart et
Wolfgang Möstl

Fiche réalisée par
Bernard Loyal,
pédagogue du cinéma



La rencontre tant souhaitée a bien lieu et Jasmin assure que ses parents sont au courant : « *Ils pensent que c'est bien qu'on passe du temps ensemble* » annonce-t-elle, alors que sa fuite sur un coup de tête ressemble plutôt à une fugue et qu'elle prend ainsi le risque d'un dénouement dramatique. Lorsque Jasmin découvre les quelques photos dont

dispose Eva et qu'elle y voit, rassemblées devant la maison familiale, trois générations de femmes : sa grand-mère, sa mère et elle-même (bébé), l'adolescente jadis abandonnée acquiert soudain un passé « normal ». Elle associe immédiatement ses racines à cette « maison de l'innocence » – innocence du bébé, innocence d'Eva qui n'a pas encore fait de prison et innocence de la nature presque vierge qui entoure la maison. Cette attirance presque magique de Jasmin pour ce lieu hors du temps est exprimée à trois reprises dans le film, par trois inserts, de la maison, du lac et d'un sous-bois, des plans vides d'humains, quasiment fixes, juste animés d'un lent travelling avant presque imperceptible.

Devant l'enthousiasme de sa fille, la mère accepte de la suivre – plus que de la guider – dans sa quête d'identité. Perdue dans les forêts autrichiennes, la maison familiale est difficilement accessible mais bien réelle. Elle est abandonnée et il est aussi difficile d'y pénétrer que de remonter le temps. Installées dans une auberge des environs, dont elles sont apparemment les seules clientes, Eva et Jasmin se consacrent à la construction accélérée et laborieuse de leur relation. Elles passent, en quelques heures, par les différentes phases des relations habituelles entre

mères et filles : complicité, responsabilité, transmission mais aussi reproches, jalousie, déception. Jasmin tente, peu à peu d'imposer ses choix en même temps que ses questions. La mère évite de la contredire sans renoncer pour autant à son plaisir personnel. Lors de la séquence dans la discothèque, un audacieux changement d'atmosphère visuelle et sonore traduit l'euphorie de Jasmin, qui croit danser avec sa mère. Le rêve s'achève lorsque l'adolescente réalise qu'Eva vient de l'abandonner à nouveau pour danser avec un homme.

À la fin du week-end, la réalité triviale refait irruption, par le biais de la photo de Jasmin à la une du journal local, et provoque la colère d'Eva, qui redoute de devoir retourner en prison à cause du mensonge de sa fille. Elle sacrifie pourtant sans hésiter l'homme qui lui plait et assume pour la première fois son rôle de mère : gronder l'enfant fautif, certes, mais aussi le protéger des agressions extérieures.

Dans son film, Katharina Mückstein donne à l'eau une portée symbolique très forte. Dans le court insert onirique où Jasmin nage sous l'eau, les yeux grand-ouverts, l'allusion au liquide amniotique maternel est évidente. Et si l'eau de la piscine renvoie à l'apprentissage de la nage au sens propre, elle révèle un sens figuré ; savoir nager, c'est savoir survivre. En reprochant à sa mère de ne pas avoir été là pour lui apprendre à nager, Jasmin la rend responsable de ses difficultés d'intégration à la société : « *C'est de ta faute. Tu ne m'as pas appris* ». On repense à la première séquence du film, dans la piscine. Des filles s'entraînent pour la compétition. En les suivant le long du bassin, la caméra révèle des gradins vides en arrière-plan, puis une spectatrice solitaire, Jasmin, qui quitte les lieux rapidement. La séquence finale fait écho à la première mais, cette fois, Jasmin se jette à l'eau pour suivre les autres. Bien qu'handicapée par son inexpérience, elle prend part à l'entraînement. Les quelques jours partagés avec sa mère ont permis à l'adolescente de passer du stade de victime plus ou moins consentante à celui de jeune adulte « battante » qui prend son destin en main.

Pistes pédagogiques



Le titre

Talea est un mot très ancien qui existait déjà sous une forme proche en indoeuropéen, cette langue reconstituée d'où dérivent, aussi bien le grec ancien et le latin que la plupart des langues européennes, ainsi que certaines langues du Moyen-Orient et le bengali. Il signifiait *pousse, jeune animal*. En latin, il a pris le sens de *bouture*. On le retrouve dans les termes actuels de *taillé, entaille*.

Dans quelle mesure ce titre est-il justifié et pourquoi la réalisatrice a-t-elle choisi de faire référence à ce mot ?

Le travelling

Le film contient un travelling exceptionnellement long. Comment peut-on le décrire : action du personnage, décor, bande-son ? À quelle séquence succède-t-il ? Comment expliquer l'énergie que dégage Jasmin dans cette scène ?

Les relations mère-fille au cinéma

Impossible de dire combien de fois le cinéma a traité de la recherche des vrais parents (*Parlez-moi de vous* de Pierre Pinaud en 2012, sans oublier *Secrets et mensonges* de Mike Leigh, Palme d'or à Cannes en 1996) ou bien de celle d'un enfant jadis abandonné (comme le dernier Stephen Frears, *Philomena*, sorti le 8 janvier 2013). Au moins aussi nombreux sont les films qui dépeignent les relations parents-enfants. Parmi eux, beaucoup se concentrent sur la mère et la fille (sorti en juillet 2013, *La Fille publique* de Cheyenne Carron est l'exact contraire de *Talea*. Son héroïne est parfaitement intégrée dans sa famille d'accueil).

Quels types de drames dans ces relations constitueraient de « bons » sujets de films. Essayer d'écrire le « pitch » de l'un d'eux (le résumé, en une phrase, d'un sujet possible ... et original !)